

Un matin

Samedi. Huit heures venaient de sonner. J'ai ouvert les yeux et j'ai revu le rêve que je venais tout juste de quitter: *mon bras qui s'allonge, qui s'allonge, qui projette ma main au loin; mes doigts effleurent le paysage, soupèsent les nuages, repoussent les montagnes!* J'ai repensé au roman *Les Météores* de Michel Tournier: Paul qui a parcouru le vaste monde à la poursuite de son jumeau, a été victime d'une explosion et se retrouve cloué au lit, amputé; avec le temps, il prend conscience qu'il peut déployer son âme et un jour, il pose solennellement un geste invisible; sa main apparemment absente s'étire par-delà la fenêtre, et se rend toucher un champignon dans le jardin. Que j'avais aimé cette image!

L'esprit souriant, je me suis levé, j'ai enfilé ma robe de chambre placée à portée de la main sur le lit. Une heure pour me préparer, ça ira. Je me suis dirigé vers la salle de bain, sans précipitation. Dès l'arrivée de Mathieu, je serai prêt à partir.

Tout en disposant soigneusement mes articles de toilette sur le comptoir, je bénissais cet ami qui avait deviné que je goûte les joies de l'automne et qui m'avait proposé une excursion en forêt. Ma pensée s'y promenait déjà! En ajustant la température de l'eau, je me suis accordé quelques instants de rêverie, la laissant couler entre mes doigts, légère, sinieuse.

Un ruisseau murmure son parcours, j'entends ses saccades sur quelques roches imprévues. Je m'y trempe les doigts, l'eau est fraîche et taquine; je la retiens un peu, elle épouse ma paume; je la laisse filer, elle est libre et je l'aime.

J'ai remis mon attention bien en place au moment de me raser. D'abord le blaireau: froid au creux de ma main, mais qui de ses soies me caresse le visage. Puis, mes doigts ont enveloppé le manche du rasoir. Je me suis

interdit de partir en rêverie: la lame frôlait mes joues, mon menton, ma gorge. Mes deux mains se répondaient en quelques gestes vigilants. Je me suis acquitté de cette tâche sans me blesser. Il fallait aussi me peigner. Quelques mouvements réflexes. Mes doigts ont couru le long de la raie: elle était bien droite. J'ai complété ma routine matinale, manipulant les objets de manière pondérée. J'ai de la tendresse pour tout ce que je touche. Ces rites accomplis, j'ai rangé chaque chose à sa place précise. Je sais que mes habitudes très ordonnées m'ont toujours bien servi.

Je me sentais frais et dispos. Je suis passé au salon pour enfiler la veste que, la veille, j'avais confiée au dossier de la chaise capitaine. Zut! Je me suis heurté au tabouret. Comment pouvait-il se permettre d'être au beau milieu de mon trajet habituel? J'ai maugréé un peu. Puis pour déjeuner, j'ai gagné la cuisine. Tout y est pratique et facile d'accès: j'ai retrouvé mon humeur joyeuse.

J'ai préparé du café. Un nouveau mélange, corsé, choisi quelques jours auparavant en compagnie de Roxanne. L'appartement m'a paru se transformer en une immense narine, caressée par des effluves que je dirais cuivrées. L'odeur m'enveloppait. J'ai repensé à Roxanne qui sait si bien décrire les choses. Au petit comptoir où nous avons goûté cette merveille pour une première fois, le bol était sans charme; sa faïence trop polie. Chez moi, la tasse participait à la fête; elle avait l'anse accueillante et une peau finement granulée qui me laissait sentir la chaleur de la boisson, mais qui la tempérerait. Je l'ai enlacée de mes deux mains. Je l'ai approchée de mes lèvres doucement. L'arôme était exquis. Roxanne trouvait que la couleur de ce café était la plus belle jamais vue. Elle l'avait décrite en évoquant celle de l'arcanson. Moi j'ai pensé à des mots forts, de ceux que j'associe aux "rugueurs" des troncs.

Je touche les arbres: celui-ci est un chêne, et voilà un érable; ici un sapin, son odeur; et ce bouleau aux pelures qui frisent, et que l'on dit blanc.

Des bruits en provenance du logement d'en haut m'ont ramené à la réalité. Inutile que ma main cherche ma montre: les va-et-vient de mon voisin me disent un peu quelle heure il est. Bientôt neuf heures: le robinet d'en haut avait coulé, la porte du vestiaire s'était refermée. Sous peu, le voisin reviendrait avec des croissants. Il m'a confié que c'est là sa manière de célébrer les samedis.

Quelques portières de voitures, quelques moteurs. L'autobus passe, il est moins cinq. Tantôt les sons seront plus beaux.

J'entends les feuilles craqueler sous mes pas. À droite un bruissement d'ailes, un oiseau a eu peur. Du temps pour humer les parfums sauvages. Le plaisir de palper les écorces généreuses. Je tiens à bras-le-corps le tronc d'un grand tremble. Sa peau est lisse sans être banale. Sa couleur? Je ne saurais bien dire...

Mathieu lui est expert. Il commente les écorces, les nuances de leurs bruns, de leurs gris, de leur luisance et de leur matité; il nomme tous les verts, les jaunes, les orangés et les rouges; il dit les dégradés, les contrastes, les audaces et les douceurs de l'arc-en-ciel. Le prisme des couleurs n'a pas de secrets pour lui. Quel compagnon!

Le téléphone a sonné. J'ai deviné que c'était lui. Il m'annonçait un léger retard. C'est sans importance, je lirai un peu. J'aime m'attabler, les mains posées devant moi, et parcourir quelques lignes. Ce matin-là, j'ai pris un premier contact avec la dernière oeuvre de Tournier que j'avais réussi à obtenir.

Je devais lire depuis un quart d'heure quand j'ai entendu frapper. Je me suis approché de la porte, j'ai reconnu la voix grave de Mathieu, j'ai ouvert. Je l'ai invité à goûter mon nouveau café. En entrant il a dit: "C'est un peu sombre ici, tu permets?" Le bouton de la lampe a fait son déclic. Aussitôt, Mathieu s'est excusé: il venait de voir le tabouret. La veille, il avait négligé de le remettre à la place qui lui est assignée dans mon décor quotidien, près du fauteuil gris-chat. Il l'a rangé. J'ai suggéré qu'il verse

le café. En savourant ce prélude à notre avant-midi fauve, nous avons révisé le trajet de l'excursion.

Au moment de quitter l'arôme du café pour l'ivresse des bois, Mathieu a vérifié si tout était éteint. J'ai pris mon chapeau. Une ombre est passée sur mes yeux. J'ai pris ma canne.

Aux yeux d'autrui, je sais, elle est blanche.

Geneviève DeCelles

texte publié dans la revue Art Le Sabord,
numéro 36, hiver 1994

www.Genevieve-DeCelles.qc.ca